

# La vie sans l'avis de son chien

Gérard Lamarque

Cette histoire se déroule dans un petit village, un trou perdu de montagne, et ce n'est pas rien de le dire, mais rassurez-vous, quelques corbeaux y ont élu domicile. Sûrement autant que ses habitants atypiques qui forment une communauté bien soudée.

Coupé du monde environ cinq à six mois de l'année, il y fait froid ; moins vingt degrés sont assez courant. Toutes ses maisons en pierres rustiques semblent se resserrer pour se tenir chaud, avec leurs cheminées qui crachent de la fumée. Autour de ce trou perdu trône une multitude de sapins semblables à des fantômes à la tombée de la nuit. Seuls les hurlements de quelques loups viennent perturber ce silence accentué par le manteau neigeux.

Ce village, qui porte le nom d'Orgueux-Vilonaille, comptabilise cent cinquante âmes environ. Plus ou moins, personne ne le sait ni ne s'en préoccupe. Ha ! Autre chose : on compte beaucoup plus de chiens que d'habitants, ce qui n'est pas sans intérêt, vous allez le voir, et il y a cette coutume un peu bizarre qui se passe tous les hivers.

Nous étions vers le mois d'octobre 1850, à quelque chose près, car cela aussi ce n'est pas précis.

Quatre chevaux, soufflant et éjectant un petit nuage de vapeur de leurs naseaux, se frayèrent un chemin dans l'épaisseur d'une neige fraîchement tombée. Le carrosse qu'ils tiraient, servant à la fois de courrier et de transport de voyageurs, entra dans le hameau et s'arrêta devant l'auberge. Il était 18 heures, il faisait déjà nuit, les flocons tombaient avec entrain. Personne n'avait envie de rester dans la rue avec ce temps, même pas les rats qui étaient sans doute les plus nombreux.

« Orgueux », s'écria le cocher équipé d'un passe-montagne, les sourcils presque gelés. Il lui tardait de rentrer au chaud, et surtout, de s'enfiler une bonne bière derrière la cravate. Tout comme les chevaux qui n'allaient pas cracher sur une bonne ration d'avoine, à l'abri dans une écurie paillée.

Le carrosse avec son attelage avait stoppé sur l'unique place où se trouvait un puits recouvert de neige. Le calme battait son plein, parfois interrompu et percé par les cris surprenants d'un rapace nocturne.

Trois personnes descendirent, dont Garry, un genre de petite valise pour tout bagage. C'était un solitaire, et il aimait changer d'air de temps en temps. Sa première préoccupation était de trouver un travail pour subvenir à ses besoins. Il leva la tête et aperçut l'enseigne à travers la densité des flocons. « Auberge du troupiér », drôle de nom, pensa-t-il. De bonne taille, jeune et d'allure robuste, un mental équilibré, loin d'être bête, intuitif et observateur, ce qu'il adorait le plus, c'était la

découverte. Et derrière ce décor de conte pour enfants, ce dont il ne se doutait pas, c'est que la véritable attraction se trouvait dans cette auberge.

Il emboîta le pas du cocher, suivi par deux autres passagers ; ses pas craquaient dans la neige moelleuse. Le cocher poussa la porte après s'être tapoté les bottes sur une espèce de ferraille incurvée à cet effet.

- Salut Troupier ! hurla-t-il de sa voix rauque. Comment ça va ? quelles nouvelles ?
- Tu me ramènes des voyageurs ? fit celui-ci.
- Comme tu vois ; il ne fait pas chaud ce soir !
- Sers une bière à notre ami, poursuivit Troupier en s'adressant à sa femme.

Cette auberge était on ne peut plus rustique ; il y avait quatre à cinq clients qui consommaient, assis à des tables dans la salle. Il ne devait pas y avoir beaucoup de touristes, surtout à cette époque de l'année.

Garry s'approcha du gros bahut en sapin, allongé, qui servait de bar. Le taulier lui tendit la main : « Bonjour étranger, Gasper Troupier, pour vous servir ! Qu'est ce que vous prenez ? C'est moi qui offre. »

Surpris par cette bonne humeur et cet élan amical, Garry tendit sa main et se la fit enserrer par la grosse paluche de Gasper. Celui-ci donnait l'impression d'avoir fait partie de la grande armée de Napoléon pendant ses heures de gloire mais n'en avait pas la dégaine. Du haut de son mètre soixante-cinq et de ses

quatre-vingt-dix kilogrammes (d'après une estimation de Garry), il soufflait un élan de générosité et de gentillesse, relents d'alcool mis à part. Le teint rosé, pas étonnant ; inutile de se demander ce qui pouvait maintenir cette grosse carcasse en ébullition. L'air sympathique, avec des yeux en chien de chasse et des oreilles collées, un regard primitif mais pétillant, ses gros yeux bleu pâle avaient l'air de vouloir sortir de leur orbite. Ce qui devait contribuer à un pouvoir de séduction tout à fait relatif. Une autre particularité physique était son nez pas très grand, charnu, en pied de marmite, un brin orienté vers le haut, laissant entrevoir deux grosses cavités poilues et avec ça, un double menton pas fraîchement rasé. Sans oublier une calvitie précoce (sans doute la quarantaine, toujours d'après une estimation) et quelques cheveux grisonnants qui rebiquaient vers le haut comme des antennes.

Avec tout ça, Garry commençait à situer le personnage mais n'avait pas encore fini son étude.

L'homme était d'une rusticité assez rare. Il fallait bien atterrir dans un trou perdu comme celui-ci pour dénicher un oiseau de cette envergure, une perle pour les chercheurs d'originalité. Cerise sur le gâteau, comme si cela n'était pas suffisant, il s'appelait Gasper.

Garry émergea de sa rêverie, spontanément surpris par la démarche du phénomène en direction d'une table ; sa démarche collait bien avec sa caricature. Il se déplaçait par de petits pas rapides dans son accoutrement basique : un tablier et un pantalon droit ; il trottnait comme si quelque chose lui piquait le derrière. Une scène inimitable où sa jolie bedaine était aux

premières loges .

Garry faisait le point sur cet individu hors du commun mais malgré tout sympathique.

Entre-temps, il avait répondu : « moi aussi, une bière. »

Troupier reprit : « Je vous présente ma femme Hélène. » « Enchanté ! » répondit Garry ; celle-ci leva les yeux et fit un signe de tête. Elle n'avait pas l'air bavarde, mais comme dit l'adage : « Ce que vous êtes crie si fort que je n'entends pas ce que vous dites. » ce qui, dans ce cas, était bien vrai.

Pas vraiment belle, le visage un peu bouffi, les cheveux tirés en arrière accentuaient l'effet. Des yeux marron, inexpressifs, le teint un peu rosé... introvertie, sans aucun doute. Un physique pas fait pour attirer les regards, ou si, peut-être, mais pas pour les raisons que l'on pourrait s'imaginer. Côté nibards, c'était assez volumineux, mais en descendant, cela devenait plus qu'impressionnant. La dame avait sûrement eu une ligne à faire chavirer les cœurs, mais il y a longtemps de cela et durant une brève époque.

Quant à la question vestimentaire, ce n'est pas la mode qui devait l'inquiéter. Elle avait appris à fermer son clapet et ne devait l'ouvrir que pour le stricte nécessaire. Gasper avait dû la brider, de ce coté la ; elle devait lui obéir comme un petit chien. Garry cherchait à s'imaginer ce que cela pouvait donner dans l'intimité.

Il se mit à scruter l'intérieur de l'établissement, les murs en pierres apparentes, une grande pendule, comme si le temps avait une quelconque importance. Au fond, une vaste cheminée

qui crépitait en dégageant une odeur spécifique, sans doute à cause du bois de la région. Au plafond, des poutres supportant un plancher, le tout bronzé par la fumée du foyer, ainsi que toutes les autres odeurs et émanations formant une espèce de compost semblable à un aérosol qui planait.

Ses yeux tombèrent sur le cocher qui, visiblement, avait retrouvé sa chaleur corporelle normale et même plus, il va sans dire, vu le nombre de bières ingurgitées en compagnie.

Garry commanda un repas et, à sa grande surprise, celui-ci fut encore offert. Décidément, ce Gasper avait le sens de l'hospitalité. Peut-être était-ce dû à la rareté des voyageurs. C'est alors que Constance, une employée, fit son apparition, et le mot n'est pas exagéré car celle-ci relevait le décor, c'est le moins que l'on puisse dire. Elle lui fit un grand sourire, lui déposa une assiette avec élégance et lui souhaita bon appétit. Gasper était un cachottier ; il la suivait d'un regard intéressé pendant que les yeux d'Hélène l'espionnaient furtivement. Il est vrai que Constance avait de quoi l'inquiéter : une chevelure blonde et bouclée , la fleur de l'âge et une silhouette en rapport.

Garry jeta un coup d'œil au rata offert par la maison ; une forte odeur d'épices s'en dégageait. Il chercha avec sa fourchette les quelques rares semblants de morceaux de viande entre les patates. D'un aspect très foncé et filandreux, il se demanda quel genre de bestiole cela pouvait être. Vu les petits os, il en déduisit que c'était un volatile. Il commença à goûter en le portant doucement à ses lèvres pour constater que c'était vraiment sec et dur. Il pensa aussitôt que, vu l'état des

ingrédients, ceux-ci avaient subi plusieurs heures de cuisson. Et le volatile en question ne pouvait être que du corbeau. Il avait entendu dire, par un homme plus âgé que lui et qui semblait tout connaître, que certains pouvaient vivre jusqu'à cent ans. Avec sa tête d'intellectuel de brousse, sa paire de lunettes à monture fine et phare rond, il se voulait instruit façon vieux prof à la ramasse. Cette information qu'il soutenait avec ardeur et conviction à propos de ces corbeaux soi-disant centenaires laissait quand même planer un doute sur son auditoire, ce qui faisait monter à coup sûr sa notoriété, et surtout, son égo. Vrai ou faux, on n'avait encore jamais trouvé un acte de naissance ou des papiers certifiant ces on-dits.

De toute façon, quel autre volatile pouvait être aussi dur que du corbeau ? Il n'en connaissait pas ; ce qui était dans son assiette en était sûrement un, et il ne devait pas être de la première jeunesse. Il était probablement du siècle dernier, peut-être même avait-il vu la révolution... Tout ça pour finir dans un rata, triste fin.

Néanmoins, il avait faim, et heureusement que les épices relevaient cet infâme rata avec des patates qui tombaient en ruine. Le quignon de pain était potable et aidait à pousser l'affaire. De plus, le pichet de vin était là, en sauveur, pour faire descendre le tout. Il est un fait que la seule chose appétissante de l'établissement, pour le moment, c'était Constance, et de loin.

Gaspar l'interpella et lui envoya : « C'est bon, ça va ? » Garry lui fit un signe de tête avec un léger sourire, la bouche pleine. Il n'était pas évident d'avaler rapidement la mixture ; une préparation s'avérait nécessaire sous peine d'un étouffement

garanti.

Après avoir terminé son repas, il demanda une chambre à Gasper. Son voyage l'avait un peu fatigué, mais c'était surtout le rata qui lui rappelait son bon souvenir et lui faisait l'effet d'une brique dans l'estomac.

Gasper lui proposa une chambre pas chère, selon lui, pour la nuit avec tout le confort. « C'est bon, répondit Garry, je prends. » Et en le suivant, il lui demanda s'il ne connaissait pas quelqu'un qui cherchait un employé.

- Vous cherchez du travail ? répondit-il en écarquillant ses gros yeux.
- Oui, histoire de m'occuper et d'avoir un peu d'argent de poche.
- Il y a bien Edgar, le forgeron. Il cherche toujours quelqu'un.
- Dans ce cas, j'irai le voir demain. Il est déjà 22 heures, je vais monter dans ma chambre si vous le voulez bien.

La grosse Hélène, sous les ordres de Gasper, se précipita, s'empressa de prendre le bagage et fit signe à Garry de la suivre. Sans mot dire, elle commença à monter les marches en dandinant son gros derrière. Garry suivait et pouvait entrevoir ces gros mollets. A chaque fois qu'elle levait la jambe, sa robe pourtant assez longue remontait et dégageait un souffle d'air chaud qui sentait une odeur de renfermé. Garry suivait le mouvement et n'avait pas envie de savoir ce qui pouvait y avoir là-dessous, aucun risque pour Gasper. « Voilà, c'est ici, dit-elle

d'une voix sèche, si vous avez besoin de quelque chose, vous demandez en bas. » « Bien. » fit Garry, surpris d'entendre sa voix, et elle repartit aussitôt. Il pensa qu'elle devait avoir pas mal de sourires en stock car elle n'en avait pas lâché un depuis son arrivée. *Bon, on verra bien. Dans quelques jours, elle va peut-être se dérider.*

Il déballa ses affaires et scruta sa chambre qui était tout confort, d'après Gasper : un lit, une table et une vulgaire armoire... c'était sûrement ça pour lui.

Il regarda par la fenêtre le paysage neigeux qui se reflétait dans la nuit. On entendait le hurlement des loups qui ne devaient pas être bien loin.

Le lendemain, Garry descendit prendre son petit déjeuner. Hélène était toujours aussi froide ; décidément, elle s'accordait bien avec le climat. Il était 7 heures, et cela ne l'étonnait pas que Gasper fût encore au lit, car il ne faisait aucun doute que c'était le genre à prendre la vie du bon côté, au détriment de la pauvre Hélène. Bien sûr, Constance aurait été la bienvenue pour démarrer cette journée qui s'annonçait.

Rencontre avec le forgeron.

Il s'avança vers la forge...

- Bonjour, je viens de la part de Troupier !
- Que puis-je faire pour vous ?
- Il paraît que vous cherchez un aide.
- Oui, vous êtes du métier ?
- Non, pas spécialement, mais je sais m'adapter et je ne

- crache pas sur le travail.
- Dans ce cas, on peut faire un essai ; si ça va, je paie quatre sous de l'heure.
  - Cela me conviens. Dites, je vois que vous forgez pas mal d'épées, qui vous les achète ?
  - C'est à cause du tournoi ; tout le monde en possède une ici.
  - Quel genre de tournoi ? C'est peu être intéressant, j'aime manier l'épée.
  - Alors vous êtes bien tombé, vous allez pouvoir vous inscrire.
  - Et où est-ce qu'il faut s'inscrire ?
  - Allez voir Troupier, c'est lui qui s'en occupe.

A première vue, Gasper et son auberge étaient le centre d'intérêt du village. Il commença à travailler chez Edgar, puis se rendit à l'auberge à midi pour déjeuner. Il fut surpris car une vingtaine de personnes se retrouvaient pour manger. Il s'assit à une grande table et se retrouva à côté de deux hommes, Jean-Paul et Robert. Il se présenta à ses deux voisins : « Bonjour, moi, c'est Garry. »

Jean-Paul, qui était à sa gauche, était pas trop loquace. Assez grand, il avait une moustache jaune-orange qui avait tendance à filtrer la nourriture qu'il ingurgitait. Au premier abord, il ne faisait pas d'impression positive, et la moustache le rendait antipathique. Il sentait l'égoïsme ; il y a des choses comme cela, chez les individus, qui ne trompent pas. Il mangeait comme si c'était son dernier repas, trouvait tout bon, et le vin descendait comme dans un puits. Le teint rougeaud, inutile de

se demander pourquoi. La délicatesse ne devait pas être sa qualité première, et la gêne non plus.

Gaspar fit son tour et mit la main sur l'épaule de Garry en lui demandant comment il trouvait le cassoulet. « Pas mal. » répondit-il, alors qu'à côté, les pauvres haricots dans l'assiette se faisaient ramasser par la fourchette à la cadence d'une pelle mécanique pour être aussitôt engloutie par le morfale à moustache.

A sa droite, Robert ne parlait pas beaucoup non plus ; il avait l'air plus pausé et donnait l'impression d'un homme équilibré, jeune et plein d'ardeur, mais réservé. Garry lui proposa un café au bar et lui demanda sa profession ; il s'occupait de travaux agricole à la bonne saison.

Garry ne put s'empêcher de lui parler de ce fameux tournoi.

- Ha, oui, répondit celui-ci, comme tout les ans ; c'est une tradition ici. Le vainqueur reçoit une prime, vous êtes intéressé ?
- Cela me tente un peu, il faudrait que je m'entraîne.
- Pas de souci, on peut le faire ensemble ; moi, je vais à la salle d'armes avec un ami ; j'y serai demain soir, à partir de 19 heures.
- Pourquoi pas ? Je relève le défi.
- Ça au moins, c'est une réponse digne d'un combattant.

Le lendemain il se retrouva à la salle d'armes comme convenu, et fut accueilli par Robert :

- Bonjour Garry, comment allez-vous ? Je vous présente Phil, avec qui je m'entraîne. Vous avez une lame ?
- Non, je ne m'en suis pas encore procurée, j'attendais de voir.
- C'est pas grave, tenez, prenez celle-ci ; en attendant, mettez vous en tenue.

Garry commença à faire quelques passes avec son nouvel ami qui n'était pas novice mais plutôt expert.

- Hé bien dites donc, on sent que vous avez du métier !

Après plusieurs passes successives, Garry s'installait dans ce jeu et y prenait goût, mais il s'aperçut vite que ce n'était qu'un échauffement. La cadence accélérât de plus en plus ; Robert prenait un malin plaisir dans ses exhibitions en poussant son adversaire jusque dans ses derniers retranchements. A plusieurs reprises, Garry se trouva coincé face à face, épée contre épée, et put lire dans les yeux de son adversaire un éclair de jouissance.

- Ne t'inquiète pas, lui dit Robert, dans quelques jours, ça ira mieux ; on se tutoie ?
- Oui, pas de problème.

Après plusieurs jours d'entraînement avec sa nouvelle épée forgée avec les conseils d'Edgar, il fit la connaissance de Constance .

Entre-temps, il avait traîné ses guêtres autour du village, dans

le neige poudreuse, pour satisfaire son besoin de découverte et sa curiosité. Il marchait au hasard de ces rue avec quelques rares empreintes de pas où des groupes de deux ou trois chiens fouinaient à la recherche d'une pitance quelconque. La promenade se finissait toujours à l'orée de cette forêt de sapins nappés d'une parure blanche.

Il se risqua sous ce grand sous-bois sombre et silencieux, interrompu par le battement d'aile d'un corbeau esseulé suivi de son cri glacial déchirant la solitude de cette toile de fond.

Des animaux aventureux avaient laissé des traces de leur passage, sûrement de loups, et d'autres aussi, plus écartées, encore plus inquiétantes et plus grosses celles d'un ours Grizzli. Il va sans dire que Garry, n'ayant pas envie de faire une mauvaise rencontre, fit demi-tour. Il venait peut-être de trouver la réponse au pourquoi de tous ces chiens.

Il suivit son parcours, fit le tour du village et se mit à l'arrêt devant un espace presque oublié, à l'abri des regards, entre quatre sapins ; un endroit éclairé par quelques rares rayons de soleil. Accessible par un petit sentier, un lieu insolite où personne ne devait s'aventurer. Huit croix en bois éparpillées, basiques, penchées dans tous les sens, sans aucune inscription, semblaient abandonnées. Une espèce de cimetière délabré, sans dates, avec des tombes de quelques âmes inconnues.

Il mit le pied par hasard sur un lit de branchages recouvert de neige, et tomba un mètre plus bas, dans une fosse fraîchement creusée. Il s'en extirpa aussitôt et resta un moment sceptique devant cet endroit macabre et mystérieux. De quoi donner des

frissons qui se rajoutaient au froid ambiant. Pourquoi ces tombes étaient-elles séparées du cimetière officiel ? Bien qu'il y eût une église, même modeste, il n'avait pas encore rencontré le curé de cette petite paroisse. Y en avait-il seulement un ? Ce dimanche, il avait bien remarqué quelques habitants devant la maison de Dieu, mais sans pour autant être sur qu'ils en étaient sortis.

Toujours poussé par cette curiosité viscérale, il décida de faire un tour à l'église. Il poussa la porte en bois, ornée de clous carrés. Un grincement résonna entre ses gros murs en pierre. Dans l'entrée pavée de carreaux usés, sous un haut plafond voûté, se trouvait un bénitier sec.

Il s'engagea dans l'allée centrale, entre les rangées de chaises et de bancs, puis arriva devant l'autel. Sur celui-ci se trouvaient trois calices et deux bougeoirs, posés sur un drap blanc, le tout orné et relié par des toiles d'araignée. Une certaine froideur tombait sur son dos, dans cet espace où régnaient la solitude et l'abandon. Les vitraux laissaient entrer une clarté suffisante mais triste dans cet édifice majestueux.

Garry se demanda si le bon Dieu avait oublié cet endroit ou si ses brebis avaient perdu la foi. Il sortit, car il n'avait pas envie de se torturer l'esprit, et se fit gifler par un petit vent glacial. Il releva le col de sa gabardine, prit la direction de l'auberge et se demanda quel était le, ou les secrets, qui se cachaient derrière ce décor neigeux.

Quelques jours passèrent. Il avait fait ami-ami avec Gasper, et celui-ci laissait Constance s'entretenir avec son hôte

pendant ses heures de pause.

Il lui parla de ce fameux cimetière oublié, mais celle-ci lui répondit qu'elle n'en savait pas plus, qu'il était là, et c'est tout. Et en ce qui concerne l'église, la réponse fut aussi banale que surprenante : le curé partait pour l'hiver et ne revenait qu'au printemps.

- Que pensez-vous de ce tournoi ? Cela doit faire une animation dans le village.
- Oui, répondit-elle sans grand enthousiasme. Tous les villageois attendent ce moment. Il y a une belle prime comme récompense, mille francs, je pense.
- Je suppose que c'est Gasper qui organise tout de A à Z.
- Oui, l'idée vient de lui, et cela a commencé il y a huit ans, je crois ; c'est lui qui a fixé les règles.
- C'est une belle somme. Je me suis inscrit.
- Vous savez, à votre place, je n'irais pas ; cela ne vaut pas le coup.
- Tiens, vous m'étonnez ; qu'est-ce qui vaut le coup, alors ?
- C'est mon avis ; après tout, vous faites comme vous voulez. Vous avez un chien ?
- Heu... Pourquoi un chien ?
- Un chien, c'est un compagnon, et c'est toujours utile.
- Bien sûr, mais je ne vois pas le rapport.
- C'est juste une suggestion ; à bientôt, je vais travailler.

Garry ne comprenait plus. Un cimetière inconnu, une église sans curé, et un aubergiste plus malin qu'il en avait l'air. Sous son allure débonnaire et son air de ne pas y toucher, il

savait tirer les marrons du feu. Tout ce qu'il pouvait constater, c'est qu'en tant qu'étranger, il ne pouvait pas se plaindre de l'hospitalité que tout le monde lui prodiguait. Bien sûr, ils restaient tous avares d'explications sur le tournoi et n'en parlaient pas. Toute conversation concernant le sujet coupait court ou était habilement détournée. Ce qui énervait Garry au plus haut point, c'est que ces habitants voulaient faire croire que ce tournoi était pour eux une banalité.

La veille au soir, il visita la salle en question, celle où allait se dérouler le tournoi en date du 20 décembre. Tout autour de l'estrade qui servirait de ring pour les duels, se dressaient des tables au coude à coude, formant un demi-cercle, pour accueillir tout le village.

Il était dix-huit heures trente ; C'était le jour fatidique ; les rues étaient désertes, comme à l'habitude, mis à part quelques chiens qui rodaient en petites meutes de deux ou trois, comme des patrouilles voulant faire régner un certain ordre. Entre les maisons se profilait des ombres imaginaires, accentuées par le clair de lune et le vent glacial. Puis plusieurs aboiements de ces patrouilleurs de la nuit se firent entendre et crevèrent le silence. Ceux-là étaient arrivés à cette limite qu'ils connaissaient comme une zone interdite et dangereuse. Jusqu'à l'instant où le couinement désespéré d'un de leurs congénères stoppa la fanfare, remplacée aussitôt par des gémissements d'inquiétude. La meute s'étant rassemblée, elle se rua en direction de l'appel de détresse avec des couinements anxieux. A l'arrivée sur le lieu présumé de ce SOS, se dessinait dans la

neige une tranchée rougeâtre par endroits qui se dirigeait vers le sous-bois de sapins. La victime, sans doute un jeune chien voulant faire cavalier seul, avait franchie le périmètre de sécurité. Deux ou trois poilus happaient la neige rouge. Le prédateur en question, qui devait faire plus de deux mètres, avait tiré sa proie dans son habitat naturel où personne n'oserait s'aventurer.

Entre-temps, tout le village s'était agglutiné devant la salle et se bousculait pour acheter un ticket d'entrée. Gasper tenait la caisse avec entrain et enthousiasme, avec des yeux toujours aussi pétillant de gentillesse mielleuse et une politesse exagérée. Une mise en scène bien rodée faisant partie d'un scénario ayant pour but d'éclipser le prix exorbitant de cette entrée hors-concours.

En contrepartie, le service et la convivialité étaient au rendez-vous. La belle Hélène (pardon, rectification, sûrement un profil de grosse poire mais belle, non) avait préparé toute la journée des tartes aux pommes de sa fabrication, compactes et hyper caloriques, avec deux aides dont la rémunération était, il fallait bien s'en douter, basse en calories et plutôt indigeste. De ce côté, Gasper, qui était le premier employeur de cette communauté, était une triste référence en la matière.

Sur les tables étaient installés ces tartes aux pommes à volonté, des pichets de vin rouge, fruité et coloré, d'un degré honorable, ainsi que des boissons chaudes. Le tout destiné à caler l'estomac et à entretenir chaleur corporelle et effervescence .

Garry était installé à l'écart, à des tables séparées, comme

tous les concurrents. Constance l'avait rejoint. Elle lui vouait plus que de la sympathie.

- Alors Garry, vous êtes prêt ?
- Oui, je me sens en forme.
- Faites attention à vous.

Gasper monta sur l'estrade, déballa son discours et donna le départ des festivités.

Après une bonne heure, Garry revint à sa table. Il avait remporté quatre victoires sous les applaudissements de ce public euphorique, dopé par la vinasse et la pâtisserie maison aux épices pour corser le tout. Il s'attendait à recevoir des compliments de Constance.

- Alors, cela vous a plu ?
- Vous savez, répondit-elle d'un air désintéressé, je ne suis pas pour ce genre de sport.
- Vous êtes bien la seule, quand je vois tout ce monde.
- Vous ne savez pas tout.
- Expliquez-vous.
- Laissez-moi vous posez une question ; Est-ce que vous m'aimez, Garry ?
- C'est inattendu, mais sa réchauffe ; je dirai sans hésitation que oui.
- Alors couchez-vous et perdez ce combat, sinon, vous allez me perdre.
- Je ne comprends pas pourquoi, de quoi avez-vous peur ?

- Ne cherchez pas à comprendre, vous ne le regretterez pas.

Il ne comprenait pas cette énigme qui venait de se rajouter aux autres. Il est vrai que Constance valait largement ce sacrifice. Il était demi-finaliste, et son prochain concurrent était ce fameux Jean-Paul à la moustache jaune-orange style balai de chiotte, antipathique à souhait. Un combat qui serait sans retenue et avec un plaisir certain de le voir perdre. Il tomberait ensuite contre Robert, finaliste comme lui ; un adversaire habile et vicieux contre lequel il n'était pas sûr de sortir vainqueur. Néanmoins, cette prime de mille francs était alléchante.

Il monta sur l'estrade, et le combat commença ; le balai de chiotte se défendait assez bien ; il maniait l'épée à coups brusque et les appuyait de son regard fixe et antipathique. Garry n'avait qu'une envie, c'était de lui faire ravalier son arrogance. Puis son regard croisa celui de Constance, et avec habileté, il se laissa désarmer pour laisser l'avantage à son adversaire qui leva les bras aussitôt pour clamer sa victoire. La foule applaudissait fébrilement, apparemment déçue.

Il alla retrouver Constance :

- Vous voyez, j'ai suivi votre conseil ; vous voulez m'expliquer ?
- Après, attendons le dernier combat.

Gasper remonta sur l'estrade, présenta les deux finaliste et donna le coup d'envoi.

Les deux commencèrent à échanger des coups ; le bruit de l'acier résonnait dans la salle et des étincelles jaillissaient. Robert, très expérimenté, faisait reculer son adversaire dans les coins de l'estrade. Celui-ci avait perdu tout contrôle, et la panique se lisait dans ses yeux. Puis, d'un geste rapide, il donna un coup de poing sur une espèce de tambour métallique qui faisait office de joker ou de pouce. C'était une des règles du jeu ; il pouvait passer le relais. Mais le plus original était que ce relais était le chien du combattant.

Il se faisait huer par la foule déçue du spectacle tant attendu. Jean-Paul déposa son chien et lui commanda d'attaquer Robert. Mais bien sûr, ce grand bouvier n'avait aucune chance ; il se mit à grogner en tendant le cou, fit des petits bons et des reculs. Robert battit l'air avec son épée, la faisant tourner, et d'un coup, il sectionna la tête du pauvre quadrupède ; un jet de sang éclaboussa le plancher. Le corps du grand bouvier noir s'écroula, avec sa tête qui pendouillait, sous les yeux de son propriétaire, sans remords apparent.

Garry avait regardé la scène avec stupéfaction ; il se tourna vers Constance :

- Qu'est-ce que cela veut dire ?
- Je suppose que vous ne le saviez pas, c'est une page du règlement qui n'est pas accessible aux étrangers.
- Pourquoi tuer cette pauvre bête ? Je ne vois l'intérêt !
- Ce que vous ne savez pas, c'est que les finalistes se

battent jusqu'à ce que mort s'en suive. Ils n'allaient pas vous le dire, c'est cela qui attire : l'odeur du sang.

- Bon Dieu, c'est terrible ; comment une telle coutume a pu voir le jour ?
- C'est comme ça ; vous avez le froid de l'hiver, l'absence de représentant du divin et aussi la solitude de ce trou égaré.
- Et il y a longtemps que cela dure ?
- Je vous l'ai dit, huit ans ; les huit croix que vous avez vues, ce sont des étrangers qui ont participé au tournoi ; leur corps sont sans tête.
- C'est monstrueux ; comment se fait-il que personne n'ait mis fin à ce rite, que dis-je, à ces assassinats ?
- Qui voulez-vous qui le raconte ? Personne le sait, mis à part les habitants qui pratiquent une omerta. Quant à vous, je vous conseille de raser les murs ; maintenant, vous connaissez le secret et vous êtes dans le collimateur. Ils vont vous regarder d'un autre œil, finie l'hospitalité bienveillante.
- Vous voulez rire ? Je fais quoi, moi, maintenant !
- Ça, je ne peux pas vous dire ; il vous reste au moins quatre mois encore à être bloqué ici, et c'est très long ; il peut se passer pas mal de choses.

Son cerveau fit aussitôt le lien avec la fosse vide, l'angoisse commençait à le gagner .

Un mois plus tard, à la nuit tombée, un cortège funeste,

éclairé par des torches, avec Gasper en tête, progressait en direction du cimetière abandonné. Les habitants, frustrés, n'ayant pas digéré la représentation ratée, se pressaient pour le dernier spectacle. Derrière cette espèce de procession macabre avec un prêtre toujours inexistant, un cheval tirait un chariot garni de terre fraîche gardée au chaud dès l'entrée de l'hiver. Un homme se débattait en proférant des paroles que personne ne voulait entendre ; le pauvre Garry, amaigri, était fait comme un rat ; il avait mis les pieds où il ne fallait pas, jusque dans sa propre tombe. Il avait été l'attraction d'un village où tout le monde s'intéressait à lui pour un temps sûrement trop court. La réponse à cette question était sans doute inopportune et déplacée, pour lui qui n'avait rien fait, enfin presque.

N'a-t-on pas dit qu'une vie sans saveur, aussi longue soit-elle, était presque inutile ? Alors mieux vaut peut-être une vie courte et bien remplie... Enfin, bon, ça, c'est vous qui voyez.

Mais ce que Garry n'aurait jamais pu imaginer, c'est qu'un jour, tout un village se presserait pour aller à son enterrement avec la bénédiction de tous ses habitants. On dit bien que le succès parfois fait perdre la tête, ce n'est pas qu'une métaphore .

Une neuvième croix fit son apparition ; Garry avait trouvé la réponse à toutes ses questions et faisait partie, maintenant, de l'énigme à résoudre pour un prochain visiteur, qui sait...

Il avait oublié un détail qui aurait dû lui sauter aux yeux. En réalité, le nom de ce petit village, Vilonaille, veut dire en vieux Français : troupe de vilains. Peut-être est-ce une

simple coïncidence, allez savoir ; de toute façon, il est trop tard pour s'inquiéter. Oui, c'est certain, puisque personne ne s'inquiète.

L'hiver va se terminer paisiblement dans le calme de ses habitants aussi silencieux que certaines tombes. Dans le croassement de ses corbeaux à la nuit tombante et de ses sapins majestueux, le village reprendra ses vieilles habitudes et les chiens deviendront les maîtres des rues le soir venu. Quant aux rats que l'on ne voit jamais, dans l'histoire, ce ne sont sans doute pas les plus bêtes.

Moralité : Méfions-nous des gens trop polis et mielleux qui nous poussent à nous mettre sur le devant de la scène ; leurs intentions ne sont jamais innocentes.